Daniel Arsand. “Je suis en vie et tu ne m’entends pas”

Paris, Actes-Sud, 2016, 272 p.

Anne Roche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5879>

DOI : 10.4000/temoigner.5879

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2017

Pagination : 195-196

ISBN : 978-2-930953-00-7

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Anne Roche, « Daniel Arsand. “Je suis en vie et tu ne m’entends pas” », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 01 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5879> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5879>

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2021.

Tous droits réservés

Daniel Arsand. "Je suis en vie et tu ne m'entends pas"

Paris, Actes-Sud, 2016, 272 p.

Anne Roche

RÉFÉRENCE

Daniel Arsand. *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*. Paris, Actes-Sud, 2016, 272 p.

- 1 Le livre de Daniel Arsand n'est pas un témoignage, la vie de l'auteur n'est pas celle de son héros. Pourtant, un texte antérieur, *Un certain mois d'avril à Adana* (2011), qui relate les prémices du génocide arménien, peut nous éclairer sur sa démarche. À sa parution, l'auteur expliquait que son livre lui avait été comme dicté par le mutisme de son père, né à Istanbul, en 1909, qui avait vécu le génocide étant enfant, mais n'en avait jamais parlé à son fils.
- 2 « À l'âge de treize ans, je suis tombé sur une histoire des Arméniens, parue chez Payot. J'ai fait des recoupements avec la vie de mon père et je lui en ai terriblement voulu, comme s'il m'avait menti. Pendant dix ans, je l'ai agressé. Puis j'ai lu un texte sur le génocide des Juifs et alors, j'ai compris beaucoup de choses¹. » *Je suis en vie et tu ne m'entends pas* parle d'une autre persécution, celle des homosexuels sous le Troisième Reich. Mais s'agit-il d'une autre ? N'est-ce pas toujours la même intolérance, le même racisme ?
- 3 1945. Klaus Hirschkuh, vingt-trois ans, revient à Leipzig en ruines. Dans une sorte de délire, il ne cesse de parler à son amant mort : quand la Gestapo est venue les arrêter, Heinz s'est suicidé. C'est au titre du « Paragraphe 175 », qui criminalise l'homosexualité, que Klaus est interné à Buchenwald où il passe quatre ans de tortures et d'humiliations de toute sorte. Il revient chez ses parents, qui l'accueillent de leur mieux, sans mesurer ce qu'il a vécu, et surtout sans avoir jamais accepté son homosexualité : « Qu'il ait été quelque chose d'autre que celui qu'il devait être, cela n'aurait été qu'un passage, une tare dévolue à l'adolescence des garçons... C'est

maintenant qu'il aurait un vrai corps d'homme, un esprit d'homme. » À l'euphémisme timoré de la mère s'oppose la crudité du langage, celui de Klaus et celui de l'auteur, dont l'extrême violence bouscule le lecteur, comme pour lui faire éprouver, mais de bien loin, la violence infligée aux corps et aux esprits.

- 4 Klaus se lie d'amitié avec un collègue de travail français, René, interné un an à Sachsenhausen, expérience qui les rapproche. Ils décident de partir en France ensemble. René n'a pas voulu revenir à Paris dès sa libération, dans l'état où il était : « Pas un fantôme, ç'aurait été trop beau. J'étais des lambeaux de cire. Et du flou sur des os. Je me haïssais et elle n'aurait pas pu m'aimer comme avant. » On pense irrésistiblement à *La Douleur* de Duras, au terrible retour de Robert Antelme. Après quelques errances dans le désordre de l'après-guerre, ils arrivent à Paris. Klaus apprend le français, se heurte au racisme anti-« boche », trouve du travail chez un Arménien dont toute la famille a péri dans le génocide (rappel discret des origines de l'auteur). Peu à peu, Klaus retrouve le désir, drague, fait des rencontres le plus souvent brèves, puis se lie durablement à Julien. Leur couple est stable, et, le temps passant, ils assument de mieux en mieux leur situation, savent répliquer aux attitudes hostiles : « Les pédés usaient de leurs poings, ils pratiquaient la musculation et arboraient la moustache épaisse de Gaulois aimant les garçons. » Mais l'homosexualité est-elle vraiment acceptée ? « Tout était en surface, comme toujours et comme hier. Les journaux décrivaient la révolution dans les mœurs contemporaines. » À preuve : Julien, victime d'un tabassage homophobe, devient invalide, puis meurt. Klaus décide de ne plus se taire, devient un militant de la cause homosexuelle. « Le racisme sexuel n'était-il pas le plus partagé sur notre planète ? » Mais lors des commémorations de la déportation, le black-out est fait sur les déportés homosexuels : pire, « de la foule et parmi certains déportés on cria : "Les pédés, aux fours !" » Dénégation de leurs souffrances, comme si les viols subis au camp (et commis par les *kapos*, mais aussi par certains déportés) étaient une sorte d'horrible privilège : « S'il n'avait pas couché avec des *kapos*, Klaus n'aurait pas tenu quatre années à Buchenwald. [...] Les tantes s'en sortaient mieux que les gens normaux, pensaient les détenus. »
- 5 Le livre est un acte militant, comme en témoigne la toute dernière page, où l'auteur prend la parole pour « saluer la mémoire de ces déportés pour homosexualité qui témoignèrent de leur expérience concentrationnaire. » « Combattre est une règle de vie. Nous sommes les héritiers de ceux qui sont morts à Buchenwald. [...] » Dans le champ de la littérature concentrationnaire, la fiction de Daniel Arsand tranche moins par l'histoire racontée que par le souffle qui l'anime, « tornade mémorielle, coups de serpe provoqués par le retour des visions infernales. »

NOTES

1. « Daniel Arsand : "Opposer une parole au silence" », in *Le Monde*, 22.11.2011, http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/09/22/daniel-arsand-opposer-une-parole-au-silence_1575889_3260.html#iAzLyR3J2jGsMlBY.99 (consulté le 13 octobre 2016).